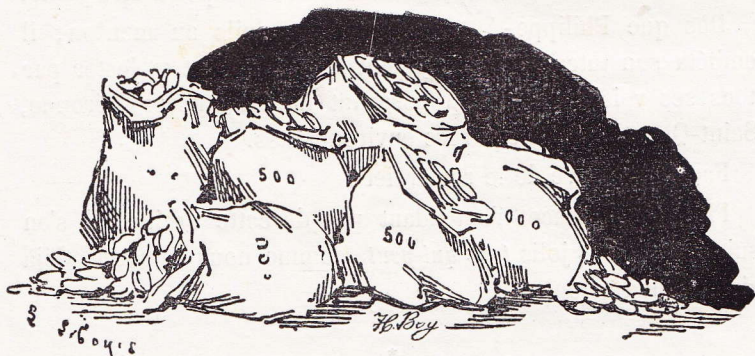


Quand le fils vit la mauvaise tournure que prenaient ses affaires, il demanda pardon à papa et la paix fut conclue sur toute la ligne.

Philippe d'Alsace dut naturellement restituer les villes et les forteresses qu'il avait conquises, mais il fit élever à douze cents marcs d'argent la somme que la perfide Albion payait



chaque année, à titre de fief, aux comtes de Flandre. Par contre, il promit de secourir le roi d'Angleterre avec un corps de mille chevaliers, si ses barons reprenaient fantaisie de lui tirer les oreilles.

*
**

Ainsi se termina la première épopée sérieuse du règne de Philippe d'Alsace qui aboutit, somme toute, à faire battre les Belges les uns contre les autres en pays étranger.

Mais il commit bientôt une autre bétise pommée — pour ne pas dire plus — en favorisant encore le roi de France... avant de le combattre.

Nous allons vous la raconter.

*
**

Étant devenu régent de France pendant que Philippe-Auguste portait encore les jupons du premier âge, il eut la faiblesse orgueilleuse de fiancer sa nièce, Isabelle de Hainaut, au jeune roi français.

Mais c'était son affaire et il n'y aurait eu rien à dire, s'il n'eût donné pour dot à la princesse la partie méridionale du comté de Flandre, qui se nomma plus tard le comté d'Artois. C'était d'un sans-gêne!...

*
**

Mais la vanité de Philippe d'Alsace ne tarda pas à être punie.

Dès que Philippe-Auguste eut trois poils au menton, il embêta son tuteur non seulement en le laissant molester par tous ses voisins, mais en essayant de lui enlever Péroune, Saint-Quentin et les contrées environnantes.

Façon cavalière de le remercier !

Philippe d'Alsace n'entendant pas de cette oreille, il s'en suivit un de ces jolis *tape-qui-peut*, comme nous en avons déjà si souvent rencontré.

*
**

Le Hainaut, le Brabant, la Flandre, l'archevêque de Cologne, le roi de France, l'empereur d'Allemagne se mirent à danser



une polka de caractère avec accompagnement de quelques coups de poing à la fin.

Avez-vous vu parfois, sur les orgues de barbarie, des bonshommes habillés en seigneurs, qui tournent une valse éternelle, sans jamais se rejoindre, mais en se faisant d'atroces mines ?

Il en fut à peu près ainsi, sauf quelques horions.

On s'observa beaucoup, mais on se battit moins.

*
* *

A tout instant le feu semblait se mettre aux poudres :

C'était le duc de Brabant Godefroid III, qui attendait depuis dix ans l'occasion de prendre sa revanche de la bataille de Carnières et qui s'emparait de quelques seigneuries dépendantes du Hainaut.

Mais Philippe d'Alsace, qui avait besoin des deux comtes pour bucher le roi de France, intervenait juste à point.

Une autre fois, c'était Gugus qui menaçait de répudier Isabelle de Hainaut pour attirer le père à lui — et le père attendri abandonnait Philippe d'Alsace pour s'allier à son gendre.

De là, reproches sanglants, menaces et tout ce qui s'en suit... c'est-à-dire ravage du Hainaut par le comte de Flandre, le duc de Brabant et l'archevêque de Cologne. Toutefois d'Alsace n'ose assiéger Mons pour ne pas peiner sa sœur Marguerite qui y était enfermée.

Sur ces entrefaites, le roi de France entre en campagne définitivement et met le siège devant Amiens — qu'il n'eut pas le temps de prendre.

Car en 1186, Philippe d'Alsace, supérieurement ennuyé de cette situation chorégraphique, eut une bonne idée. Il se dit : « Epatons-les, la victoire est aux gros bataillons. »

*
* *

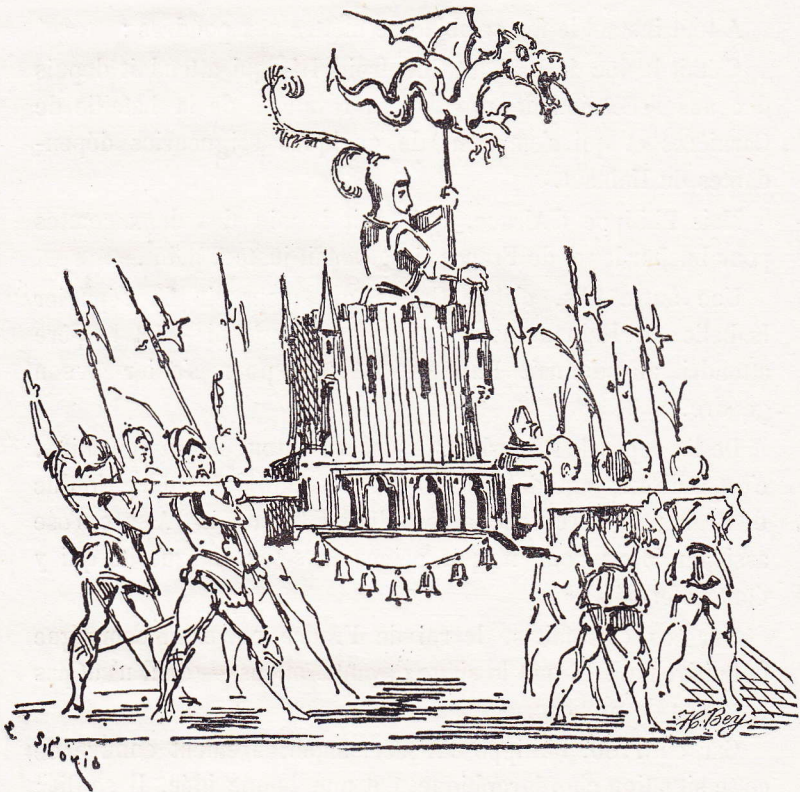
Il fit d'abord badigeonner une *loque*, moyennant trois francs cinquante le mètre, par son peintre d'enseignes — un prix de Rome avorté.

Cela représentait un dragon menaçant, grimaçant, effrayant!

Après, il s'entendit avec son menuisier, qui lui construisit un chariot à sonnettes avec une tour dessus et il y monta, comme madame Malborough.

Seulement, il se fit traîner par cinquante mille pious-pious et suivre par autant.

Et il s'avança ainsi contre les Français, en agitant sa terrible enseigne.



A cet aspect, une partie de l'armée ennemie éclata de rire et l'autre fit des réflexions.

« — A-t-il une bonne binette avec sa tour et sa limande ! » s'écriaient les jeunes conscrits.

« Bigre ! cent mille piques ! Ça commence à compter ! » pensaient les vieux grognards.

Ce dernier avis prévalut et on entra en pourparlers aimables.

C'était ce que voulait le comte, qui obtint Péronne et Saint-Quentin. Le reste du Vermandois fut la part du roi de France, mais il la laissa gracieusement à son tuteur — à titre viager.

*
* *

Vers ce temps-là, un certain moricaud, le soudan Saladin, n'avait-il pas le toupet de défendre son pays contre les Chrétiens — qui étaient la bonté en cuirasse — et de leur administrer de délicates corrections, telle que la célèbre bataille de Tibériade !

Oui, ce Saladin éhonté avait ce toupet-là !

Il osa même reprendre Jérusalem !

C'était insensé et d'un exemple déplorable !

N'est-il pas convenu, entre gens comme il faut, que lorsqu'un pays est envahi, les généraux chargés de le défendre doivent *tirer des plans*... pour dire à l'ennemi, avec grâce et courtoisie :

« Donnez-vous donc la peine d'entrer !... »

Voyons, cela ne se discute pas !

Entre autres preuves récentes, n'avons-nous pas la dernière conférence internationale, patriotique et militaire, hébergée à Bruxelles en l'an de balançoires 1874 — dont les savantes discussions se résument ainsi, sauf E. ou O :

Défendre son territoire lorsqu'on n'est ni Russe, ni Allemand, est un crime de lèse-humanité, puni, pour la première fois, de dix prunes dans la tête et de douze balles pour la récidive. Boum !

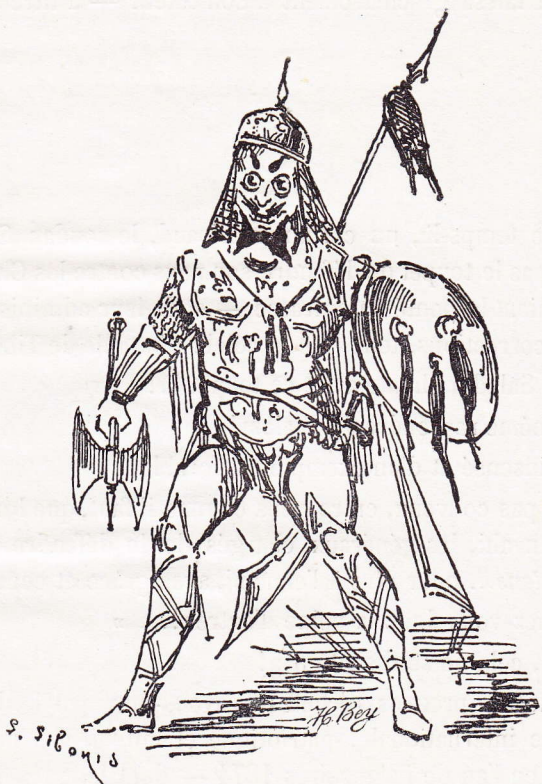
La cause est donc entendue et le Saladin de 1188 ne valait pas plus cher que le Gambetta de 1870.

Des gens sans usage ! des chiffonniers ! des sans-culottes ! Pouah !

*
* *

Aussi, à la première nouvelle des infâmes succès de ce mé-

créant sarrasin, une troisième croisade est déclarée d'utilité



publique, et les trois plus grosses couronnes de l'Europe donnent l'exemple de la consternation et des morceaux de drap rouge à leurs vassaux.

Ces fervents catholiques s'appelaient :

Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, le même qui naguère tapait sur le pape comme sur une grosse caisse — sauf vot' respect ;

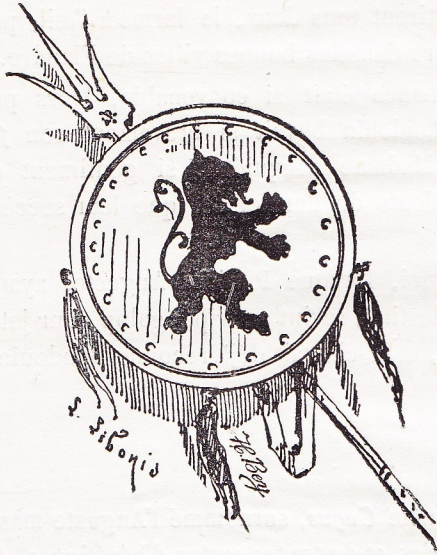
Richard, roi d'Angleterre, auquel on eût donné le surnom de *Cœur de pierre* plutôt que de *lion*, si on avait demandé des renseignements à son père Henri II, qu'il bouscula pas mal ;

Philippe II, roi de France, dit *Gugus*, parce qu'il était né dans le mois d'août.

« — Philippe-AUGUSTE! oh! là, là! disaient les Parisiens de son temps; as-tu fini! malheur! Des Augustes comme ça, y en a tout plein les ruisseaux, les jours de rigolades, à la barrière d'Enfer! »

*
* *

Philippe d'Alsace suivit ces trois pistolets dans le pays des turbans, où il avait du reste déjà promené ses chausses en 1177. Il avait même rapporté de cette première excursion les armoiries de Flandre, en souvenir d'un bouclier enlevé à un infidèle,



portant un lion noir sur un fond d'or.

Les résultats répondirent assez mal aux sentiments aussi papistes que peu chrétiens des croisés n° 3.

Barberousse, avant d'arriver, piqua une tête dans le fleuve Sélef et ne reparut plus.

Philippe de France et Richard se brouillèrent au siège de Saint-Jean d'Acre et revinrent bredouille.

Quant à Philippe d'Alsace, il claqua en 1191, à Ptolemaïs, d'un débordement de dysenterie, ce qui lui fit répondre

aux amis qui, pour le consoler, lui parlaient de retourner vers Constantinople :

« — Non, ce n'est pas la peine je le sens bien, je ne reverrai jamais..... *Scutari!* »

Que ceux qui ont compris me jettent la dernière pierre.

*
* *

A peine la mort de Philippe d'Alsace fut-elle connue... détails compris, que Baudouin le Courageux, son beau-frère, tout en riant du mot de la fin, mit un grand crêpe à son chapeau, et son épouse Marguerite en noir.

Puis ils partirent tous deux, la larme à l'œil, pour chauffer leur candidature dans les bonnes villes de Flandre.

Leur contenance était si convenable, leurs promesses si alléchantes, Baudouin buvait si bravement son *faro* avec la bourgeoisie, Madame s'inquiétait si gentiment du prix du beurre et des dents du dernier né, que leur succès fut bientôt assuré.

C'est pourquoi, lorsque Philippe-Auguste, ayant planté là croisade et Palestine, revint au triple galop pour jeter le grapin sur la Flandre, celle-ci avait déjà reconnu Baudouin.

*
* *

Quand l'honnête *Gugus*, surnommé l'Auguste massacreur des juifs, des patarins et de toutes sortes d'hérétiques, était plus ou moins trompé dans ses espérances de pillage, il entra dans des fureurs atroces...

« — Par la sainte croix! s'écria-t-il, je ferai griller ce Baudouin comme un simple protestant albigeois!

*
* *

Heureusement que Baudouin, tout courageux qu'il était, se tint à prudente distance et préféra discuter par correspondance avec son féroce rival.



HISTOIRE POPULAIRE
ET
TINTAMARRESQUE
DE LA
BELGIQUE

depuis l'époque des forêts vierges jusqu'à celle des tramways

Par Fernand DELISLE

ILLUSTRÉE PAR

Léon LIBONIS.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
PRÉFACE	1
La Belgique avant la domination romaine.	3
Conquête de la Belgique par Jules César	13
Domination franque	22
LES QUATRE PREMIERS ROIS FRANCS : Pharamond	24
Mérovée	29
Childéric.	32
Clovis.	34
LES LOUVETEAUX : Childebert I ^{er}	49
Clotaire I ^{er}	54
Caribert I ^{er}	58
Chilpéric I ^{er}	61
Clotaire II et Brunehaut	70
LES MAIRES DU PALAIS. Clotaire, ses fils et Pépin de Landen.	72
Suite des rois fainéants et des maires du palais.	79
Pépin d'Héristal	87
Charles-Martel	94
LES CARLOVINGIENS : Pépin le Bref	102
Charlemagne	112
L'EMPIRE APRÈS CHARLEMAGNE. Louis le Débonnaire	120
ATTRAPAGE DES FRÈRES. Division de l'Empire	126
FORMATION DES PROVINCES. Le comté de Flandre et les invasions Nor- mandes	130
Baudouin II, dit le Chauve	134
Arnould le Vieux.	138
Le duché de Lorraine et toujours les Normands dans le fond	142
LA FÉODALITÉ	150
L'organisation des fiefs. Le contrat féodal. La chevalerie.	151
Foi et hommage	160
Le droit du seigneur ou ce que vierge ne doit lire.	164
Le jugement de Dieu. Les épreuves et duels judiciaires	169
Grandes luttes des Colosses du Hainaut et des Sangliers des Ardennes.	173
Réflexions mélancoliques et concours général. Suite des grandes luttes.	181
Godefroid le Courageux et Baudouin de Lille.	189
Conclusion	206
Richilde, Robert le Frison et Godefroid le Bossu	207
Coup d'œil général	223
Le tribunal de paix.	225
LA PREMIÈRE CROISADE. Godefroid de Bouillon	228

	Pages.
LA BELGIQUE AU XII ^e SIÈCLE. Chapitre I. Le Hainaut sous Godefroid le Barbu et ses fils	241
Chapitre II. La Flandre sous Baudouin à la Hache, Charles le Bon et ses successeurs.	250
Chapitre III. Philippe d'Alsace, Baudouin le Courageux et Baudouin de Constantinople.	263
Résultat des Croisades et développement des Communes pendant les XII ^e et XIII ^e siècles.	287
Jeanne et Marguerite ou la Flandre et le Hainaut en quenouilles.	303
Le duché de Brabant sous les trois Henri et Jean le Victorieux	324
Liège, Luxembourg et Namur aux XII ^e et XIII ^e siècles	337
Le comté de Flandre sous Gui de Dampierre	345
Robert de Béthune, Louis de Crécy, Jacques Van Artevelde.	367
Louis de Male et le bout du nez de Philippe de Bourgogne. Les Gantois font sonner Roland.	384
LE BRABANT sous Jean II, Jean III et Wenceslas de Luxembourg	398



(Déposé. Tous droits d'auteur réservés.)